**Extrait 1 d’*Une fenêtre ouverte sur le bonheur***

Lorsqu'il s'arrêta devant le domicile de son deuxième client de la journée, il avait regagné sa bonne humeur. Cette fois-ci, il s'agissait d'une maison infestée par les rats. Étant donné la propreté de l'endroit, ça ne l'étonnait pas beaucoup. Mais il avait fait son boulot, et si les rats revenaient, eh bien, tant mieux pour lui. Il sonna à l'entrée, pas pressé de franchir le portail qui accueillait les visiteurs avec un panneau « Chien méchant » bien en vue. Le chien, un Rottweiler aux babines menaçantes, fit son apparition au côté de son maître, pas plus souriant que lui. Mais Greg s'entendait bien avec des gars comme lui et ne craignait pas les armes qui trônaient fièrement dans toute la demeure. C'était grâce à des types comme ça, sûrs d'eux et armés jusqu'aux dents, un ancien Marine celui-ci, qu'il se sentait en sécurité dans son pays, et plus particulièrement dans son État natal, la Virginie.

Greg nota avec satisfaction que la vermine avait disparu. Il fallait maintenant se débarrasser de quelques carcasses qui traînaient encore çà et là, notamment dans la cuisine. Le propriétaire des lieux le laissa à son travail, et Greg entreprit le nettoyage final. Quelques pièges avaient suffi, du travail vite et bien fait. Dans un coin cependant, il perçut un couinement et s'approcha avec prudence. Il portait des gants épais pour se protéger et, même si la bête était encore vivante, elle n'avait aucune chance d'en réchapper. Effectivement, il s'agissait d'un animal de belle taille, en train d'agoniser. L'homme le dévisagea d'un air narquois.

« Tu veux que j'abrège tes souffrances, hein ? Et pourquoi est-ce que tu aurais plus de veine que moi, dis ? Tu crois que la vie m'a fait des cadeaux, à moi ? »

Il fit un pas vers la bête, qui sembla lui jeter un regard implorant la pitié. Puis il saisit son large couteau, comme s'il se résignait enfin à lui venir en aide, mais plutôt que de le plonger dans la fourrure du rongeur immobilisé, il s'appliqua à tracer des petites fentes sur ses membres, avant de lui couper une patte d'un coup sec. Le couinement se mua en un râle suraigu. Greg s'éloigna d'un air satisfait.

« Je viendrai te chercher à la fin, ne t'en fais pas. Je te laisse profiter de tes derniers instants. »

Et il se dit en lui-même, avec une certaine délectation, que finalement la journée n'avait pas si mal commencé.

**Extrait 2 d’*Une fenêtre ouverte sur le bonheur***

Avec nous ce soir, deux femmes qui ont chacune des enfants et qui doivent les coucher certains soirs sans pouvoir leur donner à manger. Trinity et Alicia, merci beaucoup d'avoir accepté notre invitation et d'être venues témoigner aujourd'hui. Ma première question : depuis combien de temps bénéficiez-vous de ce programme d'aide alimentaire ?

-Cela fait près de sept ans que je reçois de l'aide, depuis que mon deuxième enfant est né, répondit Trinity.

-En ce qui me concerne, ajouta Alicia, je ne perçois plus cette aide depuis que mon supérieur m'a imposé de faire des heures supplémentaires, il y a plus d'un an de cela.

Elle pria intérieurement pour que son chef ne fût pas en train d'écouter l'émission. Mais ce n'était pas vraiment son style, se rassura-t-elle.

-Cependant, j'en ai bénéficié pendant de nombreuses années auparavant, à peu près cinq ans, d'autant que mon conjoint n'était pas en mesure de m'aider financièrement.

-Vous voulez dire, Alicia, reprit la présentatrice, qu'en travaillant un peu plus, vous avez perdu la possibilité de recevoir la moindre aide financière ?

-Oui, mais en réalité je gagne moins d'argent en plus que je n'en recevais du SNAP. J'ai donc encore plus de mal à nourrir mes enfants depuis que je fais des heures supplémentaires, et j'ai dû ajouter des frais de garde à mon budget car je rentre tard plusieurs soirs par semaine.

-Cela n'incite vraiment pas à travailler plus, fit remarquer Maureen. Et vous n'avez pas pu refuser ces heures supplémentaires ?

-Non, je n'ai pas pu les refuser, confirma Alicia.

Si son chef avait allumé la radio au mauvais moment, ou si quelqu'un lui rapportait ses paroles, elle serait mise à la porte dès le lendemain. Mais le jeu en valait la chandelle.

-Et vous, Trinity, pendant combien de semaines par mois parvenez-vous à nourrir vos enfants correctement ?

-Mes enfants reçoivent un déjeuner gratuit à l'école, et j'arrive à les nourrir pour le petit-déjeuner et le dîner environ trois semaines par mois. Après cela, nous ne mangeons presque plus que des chips, et encore pas toujours.

-Et vous-même, parvenez-vous à manger trois fois par jour ?

Trinity mit un instant à répondre. Ses yeux se mouillèrent, mais sa voix resta ferme.

-La plupart du temps, non. Je saute le déjeuner ou le dîner. Parfois...

-Oui ? l'encouragea Maureen.

-Parfois, en fin de mois, je ne mange qu'une cuillère de beurre de cacahuète le matin.

-Et comment vous sentez-vous, à la fin de la journée ?

-Je... parfois j'ai du mal à tenir sur mes jambes. J'ai la tête qui tourne. Mais je n'ai pas le choix, je dois continuer.

-Pouvez-vous rappeler à nos auditeurs votre profession ?

-Je suis serveuse dans un restaurant.

La jeune présentatrice se tut un instant, sans doute pour laisser les auditeurs apprécier l'ironie de la situation : servir de la nourriture aux autres toute la journée en ayant le ventre qui criait famine.

-Qu'en est-il de vous, Alicia ?

-Il m'arrive aussi de sauter des repas. Je crois que j'en ai l'habitude maintenant. Mais le plus dur...

Elle s'essuya les yeux à son tour, se sentant incapable de poursuivre. Elle le devait, pourtant. Pour Serena et pour Jordan. Pour tous les enfants des Etats-Unis qui se couchaient le ventre creux. Pour tous ceux qui ne pouvaient pas se concentrer à l'école, qui passaient leur temps à l'hôpital à combattre des infections auxquelles leur corps aurait dû résister facilement, qui ne comprenaient pas pourquoi ils ne possédaient pas ce droit élémentaire, manger à leur faim.

-Le plus dur ?

-Le plus dur, reprit Alicia, des sanglots dans la voix, c'est pour les enfants. Ils ont besoin de grandir. Ils ont besoin de nourriture pour apprendre à l'école, pour développer leur système immunitaire, pour avoir une chance dans la vie. Plus ils sont jeunes, moins ils arrivent à comprendre. Ils... mon fils... il a sept ans à peine et je ne supporte plus son regard quand je le mets au lit sans dîner. Il ne m'en veut même pas, il est seulement malheureux. Il pleure, il gémit, ou pire encore, il ne dit rien. Et souvent, je suis tellement fatiguée que je lui en veux, moi, de ne pas avoir la force d'un adulte qui fait avec. C'est injuste. C'est déprimant. C'est...

-C'est inacceptable, compléta Trinity.